



LUNDS
UNIVERSITET

Språk- och litteraturcentrum: Franska

L'image des autres dans l'œuvre de Fatou Diome

La quête d'humanité dans un monde divisé ?

Mémoire de licence en littérature francophone

Auteur : Karl-Oskar Mogenfelt

Directeur de mémoire : Björn Larsson

Printemps 2017

Table des matières

Introduction	3
Analyse	6
1. L'image de l'Europe	6
2. Les images de l'Africain	10
2.1 L'Africain ignorant	10
2.2 L'Africain exotique et exploitable	12
3. L'image de la femme	15
4. Les images des insulaires et des citadins	18
Discussion	21
Conclusion	23
Bibliographie	24

Introduction

Lors d'une entrevue dans la médiathèque André Malraux à Strasbourg en 2013, une journaliste a eu l'idée de demander à l'écrivaine franco-sénégalaise Fatou Diome si son style représente un héritage des contes de tradition orale de l'Afrique. La réaction de Diome a été immédiate. Elle s'est brièvement tournée vers l'audience, et elle a dit, d'un clin d'œil et en faisant éclater son rire breveté, à la fois chaleureux et sérieux : « Oooh, elle va se faire battre ! ». Ensuite, Diome a expliqué que son style était propre à elle, un mélange de toutes ses expériences, et ne pas à ranger comme simplement « de la littérature africaine ».

Plus tard, en 2015, Diome a participé à *Ce soir ou jamais*, une émission de télévision culturelle dont le thème du jour portait sur les milliers des migrants qui se noient chaque année en tentant de croiser la Méditerranée depuis l'Afrique. Diome a saisi l'occasion pour critiquer sévèrement l'attitude « hypocrite » de l'Union Européenne, l'accusant de causer elle-même la situation par « le pillage » de l'Afrique. Après l'émission, Diome a reçu beaucoup d'attention pour sa franchise. Elle a été décrite comme un « porte-voix des sans-voix » (France 2, 2015 ; Madani, 2015).

Qui est donc cette combattante au sourire espiègle ? Dès sa naissance en 1968 sur l'île de Niodior dans le delta de Siné-Saloum, Sénégal, Diome est rejetée par la communauté insulaire parce qu'elle était née hors mariage. Ses grands-parents s'occupent cependant d'elle, l'élèvent et la protègent des autres villageois. Grâce à leur soutien, Diome, intelligente et têtue, avance dans ses études. Elle fait sa licence à l'université de Dakar et tombe en 1990 amoureuse d'un Français qu'elle épouse et accompagne à Strasbourg en 1994. Une fois arrivée, Diome est confrontée au racisme des Français, même de la part de ses propres beaux-parents, et elle finit par divorcer son mari qui manque à la défendre. Puis, elle poursuit ses études à la Faculté de lettres de l'Université de Strasbourg et travaille à côté comme baby-sitter et femme de ménage. Diome écrit son doctorat sur l'écrivain sénégalais Sembene Ousmane et a ensuite enseigné à l'Université Marc-Bloch de Strasbourg et à l'Institut supérieur de pédagogie de Karlsruhe (French Embassy in the United States, s.d. ; Wikipédia, s.d. ; Rice, 2014).

Quant à sa carrière d'écrivaine, Diome a eu son début avec le recueil de nouvelles *La préférence nationale*, publiée en 2001. Les six nouvelles traitent de la vie d'une jeune femme et exposent des vilains aspects de la méconnaissance de l'autre : entre autres, le racisme et le sexisme. Le recueil a été bien reçu mais c'est la publication en 2003 du roman *Le ventre de l'Atlantique (LVDLA)* qui constitue le moment où Diome a acquis une renommée internationale.

Dans le roman, la narratrice Salie nous fait partager ses sentiments ambigus envers son pays natal aussi bien qu'envers celui dans lequel elle s'est installée, à savoir la France. Diome affirme ici son style personnel, présent déjà dans *La préférence nationale*, qui consiste entre autres en le traitement des injustices sociales à la fois avec ardeur et avec un humour exceptionnellement coloré. La critique a été largement positive et la vente du livre a atteint près de 200 000 exemplaires (Galakof, 2016).

La publication d'encore sept ouvrages ont suivi celle de *Le ventre de l'Atlantique*. Dans *Kétala* (roman, 2006) – kétala qui veut dire « le partage de l'héritage » – la destinée d'une immigrée défunte est racontée de façon originale à travers les « expériences » des possessions qu'elle a ramassés au cours de sa vie. Ensuite, *Inassouvies, nos vies* (roman, 2008) est une histoire d'amitié entre une trentaine solitaire et une vieille dame. Encore deux ans plus tard, Diome traite dans *Celles qui attendent* (roman, 2010) des réalités des femmes laissées derrière quand leurs fils/époux sont allés chercher fortune en Europe. La même année sortent aussi deux livres de récits de Diome : dans *Le vieil homme sur la barque* – le titre une allusion au fameux court roman d'Hemingway – l'auteur rend hommage à son grand-père, doux et sage pêcheur ; le beau-livre *Mauve*, une collaboration entre Diome et l'artiste Titouan Lamazou, est une alternation entre nouvelles et poésies en prose. *Impossible de grandir* (roman, 2013) constitue le dernier roman de Diome. Elle reprend ici le thème d'identité traité dans *Le ventre de l'Atlantique* et nous sommes confrontés avec les souvenirs d'enfance de Salie. Enfin, tout récemment est sorti l'essai *Marianne porte plainte !* (2017), dans lequel Diome discute, ou plutôt critique, la conception de l'identité nationale, surtout en France. De tous ces ouvrages, nous examinerons, pour raisons du cadre limité de notre étude, seulement *La préférence nationale (LPN)*, *Le ventre de l'Atlantique*, *Celles qui attendent (CQA)* et *Impossible de grandir (IDG)*. Le choix de ces ouvrages spécifiques est en grande partie dû à leur disparité en ce qui concerne leurs dates de publication. Nous espérons ainsi pouvoir montrer, de façon convaincante, que l'œuvre de Diome fait preuve d'une certaine cohésion thématique.

Dans la présente étude, nous partons de l'hypothèse qu'un thème récurrent dans l'œuvre de Diome est son traitement critique de *l'image des autres*, c'est-à-dire, la préoccupation qu'a Diome, selon nous, des clivages entre les humains. Nous avons à ce propos recours aux théories qu'élabore Amin Maalouf dans son livre *Les identités meurtrières*. Pour Maalouf, un problème capital dans la société est notre tendance à vouloir, à n'importe quel moment donné, simplifier l'identité de l'humain. Notre unicité est en effet, nous dit-il, constituée de nos multiples appartenances. En outre, ces appartenances ne peuvent pas être considérées comme autonomes mais sont toutes des

parties intégrales de ce qui est notre *identité unique*. Les problèmes commencent quand nous cherchons à réduire l'humain à une seule appartenance. Cette habitude, souligne Maalouf, comporte la reproduction constante de préjugés, aussi bien que leurs conséquences brutales (1998 : 30-40). Plus tard dans l'essai, Maalouf précise son objectif en ces termes : « ... essayer de comprendre de quelle manière [la] mondialisation exacerbe les comportements identitaires, et de quelle manière elle pourrait un jour les rendre moins meurtriers. » (ibid : 157). À ce point, il convient de dire que quand Maalouf dit « comportements identitaires meurtriers », il fait vraiment référence à des atrocités telles que guerres et massacres, mais pas seulement. En revanche, il s'intéresse à toute forme de soumission – politique, économique, culturelle, sociale, linguistique etc. – et il est évident qu'une de ses préoccupations principales concerne effectivement la promotion de « la diversité des cultures humaines » (ibid : 169). En même temps, Maalouf considère qu'il y a effectivement des valeurs universelles qui transcendent toutes les cultures, entre autres, la reconnaissance de la liberté et la dignité de l'individu. Il affirme : « Respecter quelqu'un, respecter son histoire, c'est considérer qu'il appartient à la même humanité, et non à une humanité différente, à une humanité au rabais » (ibid : 141-142). La critique de la tyrannie, n'importe où qu'elle se trouve, devient ainsi une obligation morale (ibid. : 142-143).

Le critique littéraire Tzvetan Todorov note cependant qu'un problème avec l'universalisme est qu'il n'est souvent que de l'ethnocentrisme masqué. Selon les *relativistes*, nous devons même réfuter la notion de valeurs universelles et accepter que chaque culture du monde ait son éthique spécifique. Pourtant, nous dit Todorov, si l'universalisme ethnocentriste mène à la répression de ce qui n'entre pas dans sa logique, le relativisme empêche de son côté toute sorte de jugement, même des actes les plus violentes et détestables. C'est pour cela que Todorov considère qu'il faut une voie modérée, un humanisme qui reconnaît une certaine mesure d'universalisme sans pour autant être ethnocentriste. Dans la pensée de Todorov, ce qui est vraiment universel n'a rien avoir avec telle ou telle culture mais avec la reconnaissance de la *liberté* de l'humain, c'est-à-dire, de sa capacité de porter son propre jugement, refuser, mettre en cause et ainsi changer les valeurs autour de lui. Le respect de cette liberté, qui favorise le changement, doit *a priori* exclure l'établissement de la tyrannie de l'ethnocentrisme (Todorov, 1989 : 512-514). Ainsi, plutôt que de mettre en cause le concept d'universalisme, la théorie de Todorov renforce en effet celle de Maalouf.

Comme remarque Samuel Zadi, chercheur qui s'est penché sur *Le ventre de l'Atlantique*, l'écrivain de l'immigration a, grâce à son appartenance à deux cultures, le potentiel de porter des regards uniques et constructives sur l'Afrique (2010 : 186-187). La question d'universalisme

constitue ainsi un élément crucial pour notre analyse, puisque nous nous intéressons à la nature de la critique sociale dans l'œuvre de Diome. Nous posons en deuxième hypothèse, que l'œuvre de Diome constitue une expression de la critique humaniste dont parlent Maalouf et Todorov, c'est-à-dire, que l'accent sur le droit à la liberté de l'individu y est central. Bien entendu, « l'humanité » dans le titre de la présente étude doit être interprétée dans le sens de disposition à la compréhension, du respect, envers ses semblables.

Pour arriver à vérifier nos hypothèses, nous posons la question suivante : « Dans l'œuvre de Diome, comment est problématisée la question de l'image des autres ? ». La question nous permet à la fois à exposer les conceptions de l'identité à travers les ouvrages analysés et à voir comment les narratrices critiquent ces mêmes conceptions. Outre l'étude de Zadi à peine mentionnée, nous nous référons aussi à un article d'Anna-Lena Toivanen (2011) qui s'est intéressée à la tension entre la mondialisation et les réalités locales à propos de *Celles qui attendent*.

Analyse

Il convient de noter que quand nous disons l'image des autres, il s'agit d'une image à deux niveaux : nous ne pouvons voir les perspectives des personnages des romans qu'à travers les yeux des narratrices. Tandis que la narratrice est unique dans chacun de nos ouvrages, nous verrons au fur et à mesure qu'il y a effectivement plusieurs fils rouges à travers l'œuvre de Diome.

1 L'image de l'Europe

Les passionnés de l'écriture de Diome savent que l'écrivaine porte une attention particulière à un lieu portant le même nom que son île natale, à savoir l'île de Niodior. Sans nous intéresser spécifiquement aux rapports avec l'île réelle, nous constatons que, dans *Le ventre de l'Atlantique*, *Celles qui attendent* et *Impossible de grandir*, les descriptions des milieux et des habitants de Niodior semblent correspondre les uns aux autres et désigner le même endroit. Globalement, Niodior est décrite comme une île isolée où les traditions pèsent encore lourd et les connaissances de l'extérieur restent limitées.

Dans *Le ventre de l'Atlantique* aussi bien que dans *Celle qui attendent*, un thème central est l'image que se font les insulaires de l'Europe. À propos de *Celles qui attendent*, Toivanen fait remarquer que l'Europe est conçue comme l'Eldorado, pays enchanté ou tout le monde s'enrichit

(2011 : 69). Zadi note de son tour, à propos de *Le ventre de l'Atlantique*, que la tentation du continent riche s'est successivement installée à Niodior à travers la télévision et les mythes qui sont constamment reproduits à travers la communauté. Curieusement, la culture européenne est en même temps considérée comme l'incarnation même de l'individualisme et est pour cette raison méprisée par les fiers insulaires qui se revendiquent solidaires. Zadi observe que cette attitude double envers le monde occidental a eu des effets pervers sur la communauté de Niodior. Au nom de la solidarité, l'ancienne génération, c'est-à-dire les parents, continuent à s'attendre à ce que leur progéniture assure leur retraite en même temps que leurs exigences deviennent de plus en plus égoïstes et matérialistes, sans qu'ils s'en rendent compte (Zadi, 2010 : 179-180). Les jeunes, quant à eux, rêvent d'aventure et de gloire. Nous assistons dans *Le ventre de l'Atlantique* aux aspirations de Madické dont le plus grand rêve, tout comme celui de ses amis, est d'aller jouer au foot en Europe. Quand sa sœur Salie, qui étudie à Strasbourg, refuse de lui payer un billet d'avion, il se fâche contre elle : « – Tu es devenue une Européenne, une individualiste. [...] avec tout le fric que tu gagnes maintenant, si tu n'étais pas égoïste, tu m'aurais payé le billet, tu m'aurais fait venir chez toi » (*LVDLA* : 159). Salie a beau lui expliquer que les choses ne sont pas aussi simples que cela, que l'Europe n'apporte pas de l'argent en soi-même et qu'il faut savoir se débrouiller, Madické est convaincu qu'il réussira, dès qu'il sera en Europe.

Dans *Celles qui attendent*, quelques jeunes de Niodior partent pour de vrai, mais clandestinement et sur un petit bateau peu apte pour le trajet. Très tôt dans le roman, nous faisons connaissance avec Arame qui malgré elle a laissé son fils unique s'aventurier sur les vagues de l'Atlantique. Nous comprenons cependant que l'Europe est pour elle un concept très vague :

Tout espace au-delà de Dakar dépassait l'entendement d'Arame. Le Sénégal, avec ses dix régions, lui semblait impossible à parcourir en une vie. Alors, l'Europe, cela sonnait à ses oreilles comme le nom d'une planète récemment rentrée dans son univers. (*CQA* : 39-40).

Pourtant, Arame s'est laissée persuader par le martelage d'arguments de son amie Bougna. Cette dernière s'est lancée dans un jeu de prestige avec sa coépouse et est obsédée par l'idée de réussite (économique) de son propre fils, Issa. Mettant l'accent sur les chances inexistantes pour leurs fils s'ils restent à Niodior, Bougna présente l'émigration clandestine comme la seule option. Quand Arame s'inquiète du prix du trajet et l'idée de vendre tout ce qu'elle possède pour le payer, Bougna avance des perspectives dépourvues de réalisme :

– Qu'avons-nous de plus précieux que nos fils ? Des habits, des bijoux,

nous en aurons d'autres et de plus grand prix, quand nos fils s'en reviendront d'Europe. [...] Pour l'instant, nous devons mettre le paquet pour garantir l'avenir de nos fils, le nôtre en dépend.

Arame se sentit gênée d'avoir émis des objections, honteuse de paraître si terre à terre et matérialiste aux jeux de son amie. Désireuse de se racheter, elle se montra plus impliquée.

– Et si la vente de nos biens ne suffit pas ?

– [...] si tous nos efforts ne suffisaient pas, il nous resterait à solliciter nos familles respectives pour compléter la somme requise. Une fois en Europe, les petits nous enverront de quoi régler les dettes. (CQA : 63).

Ironiquement, Arame se reproche ici sa propre superficialité, tandis que c'est Bougna qui est motivée par orgueil. Le passage illustre à quel point sont fortes la tentation et l'image erronée de l'Europe et comment elles privent les insulaires du bon sens.

Nombreuses et profondes sont les déceptions de ceux qui atteignent enfin la terre promise. Dans *Le ventre de l'Atlantique*, « l'homme de Barbès » mène une vie aisée sur Niodior après son séjour en France et raconte volontiers, pour se régaler de l'attention et l'estime des autres insulaires, les beautés inouïes qu'il a vécues *là-bas*. Il décrit effectivement plusieurs des côtés confortables dont profitent beaucoup d'Occidentaux, même s'il exagère beaucoup : « Et tout le monde vit bien. Il n'y a pas de pauvres, car même à ceux qui n'ont pas de travail l'État paie un salaire [...] Tu passes la journée à bailler devant ta télé, et on te file le revenu maximum d'un ingénieur de chez nous. » (LVDLA : 86). Ce qu'il ne raconte pas, c'est que cela n'était jamais sa réalité : « ... comment aurait-il pu avouer qu'il avait d'abord hanté les bouches du métro, chapardé pour calmer sa faim, fait la manche, survécu à l'hiver grâce à l'Armée du Salut avant de trouver un squat avec des compagnons d'infortune ? » (ibid. : 89). Et cela n'est que le début d'un long passage plein de misères. Les mirages sont les mêmes dans *Celles qui attendent*. À propos de l'arrivée en Europe des jeunes émigrants, les insulaires se félicitent déjà : « Le simple fait que les jeunes avaient accosté sur la côte espagnole signifiait, pour beaucoup, les prémisses d'une réussite certaine » (CQA : 160). La réalité est tout un autre. Pourtant, quand un des émigrés revient pour un court séjour sur l'île natale et est sollicité d'Arame de donner des nouvelles de son fils, il se trouve dans une position gênante : « Évoquer des choses pénibles aurait bouleversé Arame et l'aurait immanquablement plongé, lui, dans la douleur inhérente à l'empathie. Il préféra édulcorer son récit, évitant certains détails pénibles qui auraient esquiné le cœur de cette mère. » (CQA : 200). Et effectivement, lorsque revient Issa – le fils de Bougna, l'amie d'Arame – lui aussi ne parle pas des horreurs qu'il a vécues mais préfère savourer l'idolâtrie des autres insulaires. Nous voyons que l'image idéalisée de l'Europe est aussi établie étant donné que même certains de ceux qui

connaissent la vérité se voient contraints de reproduire les mirages, parfois par cause d'orgueil, parfois par sensibilité.

Pour le jeune footballeur Moussa de *Le ventre de l'Atlantique*, les mythes ont même des conséquences fatales. Parti en Europe grâce à un recruteur, Moussa n'arrive pas à supporter l'énorme pression mise sur lui, par son agent aussi bien que par son père. Il échoue et doit quitter son équipe (dans laquelle personne ne pleure pour lui puisqu'ils l'ont tous traité de « nègre idiot » – image de l'Africain que nous traiterons dans le prochain chapitre). Moussa peine ensuite à repayer sa « dette » à son agent. En travaillant sur un bateau de pêche, il est constamment insulté par ses patrons avant d'être arrêté par les autorités et rapatrié. Il arrive indigent, humilié et désillusionné à Niodior où tout le monde fête le retour de l'émigré, présupposant qu'il rapporte de nombreux cadeaux. Quand Moussa raconte enfin la vérité, il est rejeté par tout le village qui le traite d'idiot parce qu'il n'a pas su s'enrichir en Eldorado. Seul et désespéré, il finit par se suicider.

D'autres revenants, des intellectuels, cherchent à changer l'image de l'Europe mais la tâche est dure. Outre Salie, l'instituteur du village, Ndétare, constitue la première source de réalisme. Également leur entraîneur de foot, Ndétare fait de grands efforts pour dissiper les illusions des jeunes. Leurs réactions sont pourtant toujours les mêmes : « ... lorsqu'il [Ndétare] devenait lourd, comme ils disaient, la petite équipe prenait ses distances pour s'abandonner à ses rêves » (*LVDLA* : 114). Personne ne veut écouter. Quant à Lamine de *Celles qui attendent*, il est bien tenté d'informer les jeunes, mais il le juge un combat perdu d'avance :

... les jeunes n'embarquaient pas faute d'informations : ils connaissaient chacun, personnellement, au moins l'un des nombreux fils du village qui avaient péri lors de ces périlleuses traversées. Et parmi ceux arrivés à destination par miracle, certains s'étaient retrouvés menottés et bredouilles, sur le tarmac de Dakar [...]. Non, les jeunes n'ignoraient rien de ces périls, ils bravaient l'océan avec la claire conscience de ceux qui parient leur propre vie... (*CQA* : 277).

Grâce à nos exemples, nous comprenons que la théorie de Maalouf peut s'appliquer non seulement aux cas où la conception de l'autre est négative mais aussi aux cas inverses : la simplification de l'identité (et en particulier celle d'un continent entier) peut vraiment se révéler meurtrière. Pourtant, pour ce qui est de l'image de l'Afrique, nous trouverons d'autant moins d'éléments d'idéalisation.

2 Les images de l'Africain

Maalouf souligne que la signification de nos appartenances – c'est-à-dire, comment, aux yeux des autres, tel ou tel aspect de nous prime sur l'ensemble – dépend toujours du contexte. L'image de nous, même l'image que nous avons de nous-mêmes, change quand nous nous déplaçons, quand nous changeons de milieu, d'entourage etc. (1998 : 33-37). Cet effet dont parle Maalouf est bien présent dans *Le ventre de l'Atlantique* et encore plus explicitement dans *Celles qui attendent*. En fait, une transformation frappante se produit dès que les insulaires sont en Europe. La prestigieuse « aura d'émigré » (CQA : 172) de laquelle ils profitent à Niodior est en Occident remplacé par celle de l'*immigré*, et plus spécifiquement celle du « noir » (ibid. : 176) ou « nègre » (LVDLA : 88). Nous verrons au fur et à mesure ce que cela veut dire pour les Occidentaux.

2.1 L'Africain ignorant

L'image péjorative de l'Africain est amplement traitée dans les nouvelles de *La préférence nationale*. Dans trois d'entre elles – *Le visage de l'emploi*, *La préférence nationale* (la nouvelle qui donne son titre au recueil) et *Cunégonde à la bibliothèque* – la narratrice, également le personnage principal, est une étudiante sénégalaise installée à Strasbourg. Pour gagner sa vie, elle cherche en même temps de petits boulots. À travers ses expériences sur le marché du travail, une image troublante se dégage de l'image qu'ont les Français de l'Afrique. Dans la nouvelle *Le visage de l'emploi*, l'étudiante est accueillie de la façon suivante par son employeuse potentielle, Madame Dupont :

– Ah, je ne m'étais pas trompée, à ton petit accent au téléphone, j'ai compris que tu étais africaine, mais c'est mignon !

Je commençais à me méfier. Ces bonnes femmes-là, quand elles disent *c'est mignon* avec ce ton nasillard, il faut comprendre : *c'est affreux*.

Devant mon silence, elle m'allongea en balançant la tête d'un air niais :

– Toi y en a bien comprendre madame ? (LPN : 64)

L'Africain est ainsi conçu comme un enfant ignorant, qu'il convient de traiter avec paternalisme. Ou pire. Lorsque Madame Dupont discute avec son mari, ce dernier n'hésite pas de réduire la demandeuse d'emploi à un simple objet irritant :

– Mais qu'est-ce que tu veux qu'on fasse avec ça ?

C'était donc ça. [...] Je n'étais pas moi avec mon prénom, ni madame, ni mademoiselle, mais ça. J'étais donc ça et même pas *l'autre*. (ibid : 67).

L'exemple illustre un aspect dont Maalouf ne parle pas explicitement et que nous appellerons *l'anéantissement mental de l'autre*. Poussée à un certain extrême, la simplification de l'identité de l'autre peut théoriquement aller au-delà des préjugés et arriver à complètement lui nier sa valeur humaine – une sorte d'objectification diabolique, dépourvue même d'intérêt pour « l'objet ».

L'étudiante ne fait initialement pas d'efforts pour changer les idées qu'ont ses employeurs de sa personnalité. Puis, lorsque le couple comprend enfin que leur femme de ménage est une licenciée, ils sont choqués mais se remettent aussitôt. Madame Dupont est la première à montrer l'étudiante des signes de respect ; après un peu de temps, l'étudiante donne même des cours à son employeuse et mange parfois avec le couple : « Ils semblent apprécier les spécialités sénégalaises, et quand ils parlent des Noirs ils ne disent plus “ces gens-là” mais plutôt “les Africains”. » (LPN : 77).

Tel que l'identité est présentée ici, il se révèle qu'il suffit parfois d'être confronté avec la superficialité de ses préjugés pour qu'on change d'attitude. Toutefois, la prise de conscience de la réalité n'est pas une garantie pour un rapprochement. Dans *Cunégonde à la bibliothèque*, l'écoulement des événements est à peu près le même comme dans *Le visage de l'emploi* et les employeurs de l'étudiante ont la même image péjorative d'elle que les Duponts. Cependant, lorsque le patron trouve sa femme de ménage à la bibliothèque universitaire et se rend compte de sa bêtise, il a tant de honte qu'il la licencie pour ne plus avoir affaire à elle.

Dans la nouvelle *La préférence nationale*, l'étudiante a beau expliquer à ses amis français que l'attitude en France rend la recherche de travail pénible – « mes diplômes sont certes français mais mon cerveau n'est pas reconnu comme tel » (LPN : 85) – ces derniers ne la croient toutefois pas. Elle constate, sans les en vouloir : « Quand on a le nez de Cléopâtre et la peau d'Anne d'Autriche, on ne sent pas le racisme en France avec la peau de Mamadou. » (ibid. : 85-86). Nous remarquons ici chez les amis de l'étudiante la même réticence d'accepter la vérité que nous avons observée à propos des insulaires de Niodior. Certes, loin de tous les Français partagent l'image négative qu'ont certains de leurs compatriotes des Africains, mais ils n'arrivent toutefois pas à se mettre dans la peau des autres. En somme, la réalité ne s'explique pas : il faut l'avoir vécue pour la comprendre.

Pourtant, si les Africains apprennent beaucoup de choses sur les Occidentaux en leur rendant visite, nous verrons aussitôt que ce n'est pas de même dans le cas inverse.

2.2 L'Africain exotique et exploitable

Dans la dernière citation du chapitre précédent, à propos des humiliations que subissent les Africains en Europe, nous avons exclu une partie du paragraphe qu'il convient de citer en entier ici :

Et parmi ceux arrivés à destination par miracle, certains s'étaient retrouvés menottés et bredouilles, sur le tarmac de Dakar, vomis par un vol plein d'"amoureux de l'Afrique" qui endurent sans protester, bien calés dans leur fauteuil, les cris de ses enfants. (CQA : 277)

L'intérêt, ou même « la passion », ne va pas nécessairement de pair avec la sympathie – et encore moins avec l'empathie. Effectivement, l'œuvre de Diome est pleine de dénonciations d'attitudes erronées de la part des Occidentaux qui vont en Afrique. Dans le cas de *Celles qui attendent*, l'exemple le plus pertinent est la femme qu'a épousée l'insulaire Issa, lors de son séjour en Europe. Lorsqu'elle l'accompagne à Niodior, elle n'a aucun égard pour les mœurs, traite les femmes de bonnes et prend l'île pour un joli terrain de jeu : « Elle filma tout et tout le monde, [...] ne remarquant même pas les coups d'œil et les sourires en coin qui s'échangeaient à son passage. » (CQA : 236). Si la narratrice dépeint cette femme sous un très mauvais jour, ce n'est pas seulement parce que l'Européenne ne respecte pas les coutumes de l'île, mais aussi parce que, justement, elle le fait. Sachant bel et bien qu'Issa avait une autre épouse à Niodior, elle l'a portant marié, acceptant ainsi la tradition de polygamie sur Niodior que la narratrice décrit comme détestable : « Ses clichés sur la polygamie, la supposée grande famille solidaire, aggravaient sa berluie et la rassuraient, quand toutes les femmes du village ne souhaitent que sa disparition. » (CQA : 235). Nous traiterons la question de l'image de la femme sur Niodior dans le prochain chapitre. Pour l'instant, il convient de noter que le « respect » que l'Européenne pense montrer se révèle être une des pires insultes qu'elle aurait pu lancer aux femmes de l'île. Puisqu'il est difficile de s'imaginer qu'elle aurait accepté les mêmes conditions en Europe, il semble en effet s'agir de cette considération de l'autre culture comme une « humanité au rabais » dont parle Maalouf, c'est-à-dire, le jugement que l'autre société est aussi étrange qu'elle n'est même pas digne de critique (1998 : 141-142). De plus, l'acceptation de la polygamie de l'Européenne est facilitée par les rapports inégaux entre elle et sa coépouse Coumba. Sans qu'elle semble se rendre compte de sa propre position imméritée, elle dit à Coumba qu'elle n'est pas gênée de « partager » Issa avec elle pendant un mois par an. Coumba est quant à elle restée sans voix. Pourtant, elle ne se fâche pas contre sa coépouse mais à quelque chose de beaucoup plus sordide : « Celle qu'elle haïssait

vraiment, sa véritable rivale, celle qui lui avait volé son mari, c'était l'Europe » (CQA : 238). C'est parce que le mariage avec l'Européenne représente pour Issa une source d'argent, un accès à l'autre continent puissant, qu'il a abandonné Coumba. Il s'agit donc d'une Europe qui prend ce qu'elle veut à l'Afrique, parce qu'elle le peut.

Dans *Le ventre de l'Atlantique*, la façon des touristes de se servir à leur aise et sans scrupules du continent africain est décrite comme un phénomène répandu :

Laissez fonctionner l'hôtellerie, au bon plaisir des touristes occidentaux ! Ne soyez pas trop regardants sur ce qu'ils y font, il ne faut surtout pas les froisser. Il faut fidéliser la clientèle ! Tant pis si quelques libidineux viennent uniquement visiter des paysages de fesses noires, au lieu d'admirer le Lac rose, l'île aux oiseaux, nos greniers vides et nos bidonvilles si pittoresques. (LVDLA : 198)

La narratrice parle ici d'expressions d'exotisme. Nous voyons qu'au lieu d'essayer de comprendre les autres, les « amoureux d'Afrique » ne s'intéressent qu'à se délecter. Soit qu'ils s'émerveillent de la beauté des lieux naturels et l'authenticité de la misère, soit qu'ils viennent pour des aventures érotiques. Ce ne sont d'ailleurs pas seulement les hommes de l'Occident qui se lance dans le tourisme sexuel – cela est vrai aussi pour les femmes. En Europe, les hommes Africains sont en effet désirés à cause de l'image de « la virilité noire » (CQA : 206) et il en est de même quand les Occidentales partent pour le sud :

Pour mesdames les touristes venues réveiller leurs corps en carences d'hormones, pas d'inquiétude : en échange de quelques billets, d'une chaîne ou d'une montre même pas en or, un étalon posera ses plaques de chocolat sur leurs seins flasques et les arrosera de son nectar jusqu'au bout des vacances. (LVDLA : 200)

L'image qu'ont les touristes de l'Afrique est ainsi marquée par le désir, désir de l'exotique et la satisfaction sexuelle facile. Cette image est aussi très présente dans la nouvelle *La préférence nationale*. Quand un homme à un café flirt avec elle, l'étudiante ne l'encourage pas parce qu'elle se rappelle de mauvaises expériences :

... il pourrait se comporter comme ce monsieur qui aimait bien la noire dans son lit, mais avait honte de me tenir la main dans la rue, et qui me demandait de rester cloîtrée à l'étage supérieur, lorsque sa mère arrivait à l'improviste. (LPN : 93)

L'Africaine est ainsi de la chair accessible mais honteuse. Nous remarquons la même chose dans la dernière nouvelle, dans laquelle l'étudiante passe une soirée avec un amant indifférent à ses sentiments. Il se révèle que pour la femme noire, ce n'est pas seulement le travail qui est difficile

de trouver par cause de la couleur de sa peau, mais aussi l'amour, puisque les hommes ne voient que son corps exploitable. Même monsieur Dupont, ayant saisi que l'Africaine a un esprit, éprouve un désir pour elle : « ... depuis que Jean-Charles sait que j'ai lu Descartes, il devine aussi que les fesses cambrées et chocolatées peuvent être confortables » (*LPN* : 78). Ce n'est pas parce qu'une image est renversée qu'on arrive nécessairement au respect.

Outre l'image du corps exploitable, il y a aussi celle de « l'immigrant utile et disponible ». Nous avons déjà, dans le chapitre précédent, mentionné les expériences qu'ont fait l'homme de Barbès et Moussa. En ce qui concerne les émigrés de *Celles qui attendent*, ils ont bien compris d'en quoi consiste l'image que se font les puissants de l'Afrique : « "L'immigration choisie", même les analphabètes parmi eux avaient leur idée sur la question : les immigrés, cheptel de l'Occident ! disaient-ils » (*CQA* : 209). La narratrice présente ensuite de nombreux exemples de comment l'Occident s'est, depuis les premières étapes du colonialisme et jusqu'à nos jours, servi de l'homme noir. Elle constate : « se réveiller, c'est réaliser que l'Occident n'a pas d'intérêt à ce que l'Afrique se développe, car il perdrait alors son vivier de main-d'œuvre facile » (*ibid.* : 211). Dans les yeux des Occidentaux, l'Afrique est donc docile et on y prend ce dont on a besoin et envie.

Puis, même quand les intentions semblent être bonnes et l'intérêt de connaître l'autre culture est sincère, l'Occidental a toujours tendance à traiter l'Africain comme quelqu'un à qui on a naturellement accès. Dans *IDG*, Salie fait appel à ses grands-parents d'apprendre une ou deux choses à leurs visiteurs de l'autre monde :

... dites-leur, sincèrement mais gentiment, que chez vous aussi, il y a la loi qui protège la vie privée, car, elle existe chez eux et, là-bas, ils la respectent, alors qu'ils la respectent aussi en Afrique, nous ne sommes pas moins dignes de considération. [...] dites-leur ce que leurs dirigeants ne savent pas ou ne veulent pas retenir de nous : notre sens de la dignité. (*IDG* : 291)

Il s'agit ici de faire comprendre aux Occidentaux que leur image de l'Afrique disponible doit être révisée. En ce qui concerne la dernière partie de la citation et l'insistance sur *la dignité* dans l'œuvre de Diome, nous y reviendrons dans notre chapitre de discussion.

En dernier exemple, il convient de mentionner qu'aussi dans les cas où l'Afrique est effectivement idéalisée, il y a encore tromperie. Toujours dans *IDG*, Salie dénonce le traitement indigne qu'elle a subi de la part de ses propres parents et fait ensuite remarquer le suivant à propos de la naïveté des Occidentaux :

Dire qu'il se trouve encore des candides pour citer en exemple la solidarité familiale africaine ! [...] Si le désir de comprendre les animait plus que celui d'être surpris, s'ils observaient plus qu'ils ne photographiaient [...] ils verraient, alors, le nombre incroyable de petits martyrs silencieux, au lieu de s'écrier à tout bout de champ : Ah, qu'ils sont mignons ! comme s'ils découvraient une portée de singes malins. (147-148)

Il y a ici une sorte de correspondance avec l'image idéalisée de l'Europe. L'exotisme est là, tout comme le manque de volonté de vraiment comprendre (et critiquer !) les autres. Les mirages des Occidentaux persistent cependant « sur le terrain », justement parce que les touristes ne sont venus que pour s'amuser. D'ailleurs, nous notons ici un autre aspect de l'image erronée de la solidarité africaine dont nous avons déjà parlé à propos de l'étude de Zadi. En fait, ce n'est pas seulement que les insulaires se trompent eux-mêmes, comme observe Zadi, en ce qui concerne leurs rapports avec l'avidité (2010 : 179-180) ; ils se trompent aussi, tout comme les Occidentaux, des rapports inégaux qui règnent dans les familles dites « traditionnelles ». Dans la citation ci-dessus, la narratrice parle de la situation douloureuse de « certains enfants ». Dans les deux chapitres suivants, nous verrons un peu mieux de quoi il s'agit.

3 L'image de la femme

Ici, nous ne faisons pas seulement référence à l'image qu'a l'homme de la femme mais aussi celle qu'ont les femmes d'elles-mêmes. Très souvent, comme nous verrons, cette image semble effectivement être la même.

Déjà dans *Le ventre de l'Atlantique*, nous sommes confrontés avec plusieurs des aspects laids de la vie sur Niodior. Après son divorce avec le Français qu'elle avait épousé, Salie doit subir les remarques injustes et insolites des autres insulaires quand elle vient passer ses vacances à Niodior :

“L'âne n'abandonne jamais le bon foin”, disaient les hommes, à mon passage : si un homme quitte sa femme, c'est qu'elle n'a pas su être une bonne épouse. Des commères sournoises venaient me voir et priaient pour ma fertilité. “L'agriculteur, disaient-elles, attend des récoltes de ses semailles.” [...] puis une voix qui se voulait maternante m'encombrait les oreilles : “L'honneur d'une femme vient de son lait” (LVDLA : 59-60).

Commence ainsi à se dégager l'image d'une communauté dans laquelle les femmes elles-mêmes ont une conception très limitante du rôle féminin dans la société. La femme mariée est conçue

comme une productrice de bébés et si le mariage échoue, c'est certainement parce que l'épouse s'est révélée stérile. L'image de la femme en tant qu'« outil » est encore plus évidente dans *Celles qui attendent*. À travers l'expérience de la jeune Coumba, nous voyons que, dès qu'une femme se marie, sa réalité, aussi bien que sa conception de cette dernière, change complètement :

Lorsqu'elle vivait encore chez ses parents, sa mère l'associait certes à toutes les tâches domestiques et, dès qu'elle regimbait, ne manquait jamais l'occasion de lui rappeler qu'elle était *une femme*. Coumba souriait, car elle trouvait incongru le ton sur lequel sa mère lui lançait cela, comme s'il s'agissait d'une terrible menace. Elle saisissait maintenant ce que ces propos voulaient dire : un grade militaire au niveau du labeur et un rang de serpillère au sein de la famille. (CQA : 140)

Encore, la réalité ne se transmet pas par les mots mais frappe violemment seulement lorsqu'on la vit. Jeune, Coumba se croit un individu libre et refuse de prendre en sérieux que cette seule appartenance, son sexe, soit aussi signifiante, si déterminante. Désespérée face aux exigences démesurées de sa belle-famille, Coumba se plaint auprès de sa mère qui lui rétorque : « Tu es une femme, les choses sont comme elles sont, ce n'est pas à toi de les changer » (ibid. : 141). La révolte semble ainsi impossible. Il est de même dans *Le ventre de l'Atlantique* : lorsque l'adolescente Sankèle est forcée de marier un émigré absent qui est beaucoup plus âgé d'elle, sa mère, se rappelant sa propre jeunesse douloureuse, a de la peine pour elle. Toutefois, elle n'arrive pas à voir une issue et persuade sa fille à obéir son père. Quand Sankèle tombe ensuite amoureuse d'un autre homme, la mère la supplie :

Attention, Sankèle ! Ne nous couvre pas de honte dans ce village ! Tout le monde parle de toi. Si tu fais des bêtises avant ton mariage, nous sommes perdues. Ton père ne me le pardonnera jamais, et toi, il te tuera, c'est la charia. (LVDLA : 130)

Nous abordons ainsi la culture d'honneur sur Niodior. Outre d'être vue comme un instrument, la femme est aussi considérée comme une sorte de garantie – tant qu'elle reste chaste – de la respectabilité de la famille. Dans un cas similaire à celui de Sankèle, Daba de *Celles qui attendent* fut mariée, malgré elle, à Lamine qui est toujours en Europe. La narratrice dépeint de la façon suivante la situation : « ... on l'avait déposée là, comme un paquet-cadeau, attendant que son heureux propriétaire veuille bien venir le décacheter. » (CQA : 176-177). La femme est ainsi un objet dont on dispose, un bien dont la virginité sacrée doit être protégée par tous. Plus tard, lorsque Daba tombe enceinte de l'enfant de son ex-copain, elle est jugée sévèrement par toute la communauté qui médite sur elle. Pourtant, Daba refuse d'être humiliée. Lorsqu'une dame fait rire son entourage en dépens de Daba, elle rétorque :

– Et toi, es-tu sûre de porter le nom de ton vrai père ? Les anciens racontent qu’il n’a pas succombé à un banal accident de pêche, mais qu’il s’est suicidé à cause d’un matelot qui lui disputait la paternité de ses enfants. Alors, de qui es-tu la fille ? Quel est ton nom ? (CQA : 246)

Il s’agit ici tout à la fois de l’importance de l’estime de soi et de la reconnaissance de la vérité. La nature libre des sentiments et les affaires d’amour qui en résultent ne sont pas des phénomènes nouveaux sur Niodior mais il faut qu’on l’admette. Daba a la chance d’avoir une belle-famille qui a compris cela. Sa belle-mère Arame est la première à la soutenir, en dépit de l’opinion de son vieux mari. Ensuite, quand revient Lamine, le mari émigrant de Daba, toute l’île guette un orage mais il n’y en a rien. En revanche, l’absence a appris l’empathie à Lamine : « ... pendant toutes ces années, je pensais aux copains qui faisaient des enfants au village, à toi qui attendait, en voyant toutes les filles de ta classe d’âge pouponner... » (CQA : 269). Au lieu de se fâcher de l’infidélité de Daba, Lamine traite son épouse avec respect et amour et finit ainsi par avoir du même d’elle. Il y a ainsi, dans la narrative de *Celles qui attendent*, des possibilités de dépasser l’image misogyne de la femme, de voir la lumière par la voie de l’introspection et celle du courage.

Néanmoins, si pour Daba les choses finissent bien, Sankèle n’a pas la même chance quand elle, se révoltant, donne naissance à l’enfant de son petit ami. Sans pitié et avec sang-froid, le père de Sankèle noie le nouveau-né dans l’Atlantique et revient à l’île juste en temps pour aller faire ses prières à la mosquée dans un état d’hypocrisie parfaite. Encore, dans *Celles qui attendent*, Arame se rappelle des récits horribles d’épouses dans la même situation qui, ne voyant aucun appui, ont fini par tuer leurs propres enfants. Quant aux enfants qui survivent, leur situation est pénible. Dans *Impossible de grandir*, les souvenirs qu’a Salie de son enfance la perturbent beaucoup. Ayant été née hors mariage elle aussi, elle se rappelle une mère qui ne voulait pas d’elle, commentaires incessants de camarades de classe aussi bien que d’adultes, rejets, humiliations. Sa grand-mère, qui s’est occupée d’elle, se soucie de sa « sécurité » (IDG : 48) et nous avons l’impression qu’il y a toujours une menace passive. Cependant, devenue adulte, Salie semble bel et bien incarner la femme émancipée :

Désireuse de respirer sans déranger, afin que le battement de mon cœur ne soit plus considéré comme un sacrilège, j’ai pris ma barque et fait de mes valises des écrins d’ombre. [...] L’ailleurs m’attire car, vierge de mon histoire, il ne me juge pas sur la base des erreurs du destin, mais en fonction de ce que j’ai choisi d’être ; il est pour moi gage de liberté, d’autodétermination. (LVDLA : 226)

L'accent ici est donc, tout comme pour Maalouf et Todorov, sur la liberté de l'individu, son droit de se réaliser. De plus, nous voyons que partir et devenir l'autre ailleurs, ce n'est pas seulement une chose négative. On subit certes de nouveaux préjugés, de nouvelles identités meurtrières, mais on se débarrasse aussi des vieux. C'est comme dit Maalouf : dès qu'on se déplace, d'autres appartenances ont une tendance à prendre plus d'importance (1998 : 33-34).

Cependant, ce n'est pas que la culture sur Niodior a toujours été misogyne. Dans *Impossible de grandir*, nous apprenons qu'il y a effectivement eu des éléments matriarcaux sur l'île mais que, selon quelques anciens, les coutumes ont changé quand l'islam s'y est installé. Encore, la théorie de Maalouf s'applique, puisque ce dernier fait remarquer que rien n'est jamais *inhérent* à telle ou telle culture, que la société est en transformation constante – ce qui est d'ailleurs vrai aussi pour l'islam, évidemment (ibid : 76). Donc : Niodior n'est pas figée dans le temps.

Nous constatons néanmoins que l'image tordue actuelle qu'ont les insulaires de l'honneur et la femme obéissante résulte en effet en des identités meurtrières. Curieusement, la tacite acceptation que nous avons observée à plusieurs reprises dans ce chapitre a des similitudes avec l'attitude de « l'homme de Barbès » et celui de Lamine dont nous avons parlé dans le premier chapitre : ceux qui ont subi les conséquences de l'image erronée de l'autre s'abstiennent de s'y révolter. Tout comme la résignation perpétue l'image de l'Europe Eldorado, elle perpétue aussi celle de la femme obéissante, accessible et exploitable. Il y a cependant des différences fondamentales. La première est que la femme est le sujet-même de son mythe ; la deuxième est que ce n'est pas toujours par résignation que les femmes se rendent face au patriarcat mais aussi par peur d'une tyrannie bien réelle.

Dans le deuxième chapitre, nous avons vu comment l'image de l'Africain prime sur toute autre appartenance lorsque ce dernier se trouve en Europe. Ensuite, dans celui-ci, nous avons compris que l'identité de femme et celle d'« enfant illégitime » est très signifiante sur Niodior. Nous verrons maintenant que venir de la campagne, cela signifie aussi quelque chose lorsqu'on part pour la ville.

4 Les images des insulaires et des citadins

Quand Salie d'*Impossible de grandir* est invitée à passer ses vacances à Dakar chez sa tante Titare pour la première fois, elle est tout d'abord impatiente de découvrir la culture de la ville. Cependant, y arrivée, elle découvre l'enfer. Toute la famille de la tante l'exploite, l'insulte et la

maltraite au point qu'il faut parler de rien d'autre qu'un véritable esclavage. Successivement, lors des rencontres avec les amies de sa tante, Salie se rend compte qu'elle partage son sort de serve avec d'autres filles venues de la campagne. Nous comprenons au fur et à mesure que le mépris pour ses enfants malheureux est principalement dû à leurs origines géographiques. Malgré la bonne volonté de Salie, sa tante est enragée et convaincue d'avoir affaire à rien d'autre qu'un animal : « – À genoux ! Il y a des règles ici, va falloir les respecter ! Chez moi, tu ne fais pas la plante sauvage comme dans ta cambrousse là-bas ! » (*IDG* : 151). Salie se demande ensuite pourquoi sa tante ne considère pas cette « cambrousse » la sienne, puisqu'elle y avait aussi grandi. Beaucoup plus tard, elle trouve l'explication :

Depuis que Titare s'était installée en ville, qu'elle s'y était fait des amis, elle muait littéralement. Chaque crème *Divine* vidée sur sa peau était censée la débarrasser des rugosités de sa ruralité d'origine, pour laisser paraître une autre, plus lisse, plus citadine, plus *in*. Aux jeux des citadines natives, malgré tous ses efforts, elle n'était pas encore tout à fait *in*, sans doute un peu trop âne à leur goût. [...] Pourtant, dans son esprit de parvenue, la cambrousse c'était maintenant pour les autres. (*IDG* : 151-152).

L'attitude fait penser aux tourments identitaires dans l'œuvre d'Annie Ernaux. La campagne représente pour les parvenus quelque chose dont on se moque, dont on a honte et dont on veut se débarrasser pour être accepté par les vrais citoyens méprisants. Quand Titare rend visite à sa famille sur Niodior avec son mari, les deux traitent les insulaires de gens stupides et répugnants. Niodior est de son côté idéalisée par la narratrice :

Avec le courage, la modestie est leur pérenne vertu, aussi se montrent-ils humbles, parfois même devant guère plus respectable qu'eux. Cette attitude, que les petites âmes prennent pour de la naïveté, n'est, en réalité, que le signe de leur grande sagesse. Une sagesse séculaire, où la simplicité n'entame pas la dignité. (*IDG* : 132)

Cette description des Niodiorois comme personnes paisibles et dignes semble au premier regard être en concurrence avec ce que nous avons dit à propos de l'image et le traitement de la femme. Pourtant, une telle conclusion nécessiterait une perspective assez simpliste de l'humain. La narratrice décrit certes l'attitude misogyne sur Niodior comme répandue, mais cela ne veut évidemment pas dire qu'elle dénonce l'identité générale des insulaires. C'est comme dit Maalouf, que l'identité est infiniment complexe et ne se réduit jamais à un seul aspect (1998 : 29-31).

Pour ce qui est des citoyens, s'ils n'ont pas de mépris pour les insulaires, il y a aussi

l'arrogance. Lors d'un mariage qui aura lieu sur Niodior, le fiancé, un fils parvenu de l'île qui a un petit emploi administratif à Dakar, parie égoïstement que les insulaires payeront les frais des épousailles : « Euphorique, il avait débarqué avec son immense escorte et le peu qu'il avait, certain que le soutien des siens ne lui ferait pas défaut » (*CQA* : 69). La réaction de ses « siens » est alors la suivante : « En dépit de l'opinion peu flatteuse qu'ils avaient des gens de la ville, les insulaires tenaient à leur offrir un accueil mémorable : les citadins devaient s'en retourner chez eux en emportant une excellente image de l'île. » (*ibid.*). Pourtant, si les Niodiorois sont souvent décrits comme très fiers dans l'œuvre de Diome, ils idéalisent aussi la ville. Dans *Celles qui attendent*, travailler à Dakar, pour ne pas parler d'à l'étranger, représente bel et bien la réussite et dans *Impossible de grandir*, la conception qu'ont les insulaires de la ville est encore plus explicite :

Convaincus qu'ils étaient de ne rien posséder qui puisse épater un citadin salarié, les parents du village offraient quantité de victuailles, sans se douter que c'étaient bien leurs greniers à eux qui permettaient aux leurs, installés en ville, de survivre aux fins de mois difficiles. (*IDG* : 132).

Cette double tendance, critique aussi bien que vénération, devrait nous rappeler ce que nous avons observé à propos de l'image qu'ont les insulaires de l'Europe rayonnant mais individualiste. Encore une fois, il semble que les insulaires ont des difficultés à joindre les deux images pour arriver à une critique diversifiée. Et dans ce cas, ils ne sont pas aidés par les citadins : juste après la description ci-dessus nous voyons que quelques gens de la ville se rendent effectivement compte que leur supériorité n'est qu'illusoire, sans pour autant éprouver du respect sincère pour les habitants de Niodior : « Éblouis par tant de munificence et se sentant vaguement redevables à l'égard de ces gens, qui possédaient peu mais partageaient tout, certains vacanciers masquaient leur gêne en lançant des invitations qu'ils espéraient sans effet. » (*ibid.*). Par honte, il semble, les citadins refusent ainsi à partager avec les insulaires leur révélation partielle, prise de conscience qu'aurait éventuellement pu renverser les images erronées, avait elle été permise de fleurir par la reconnaissance complète. Pourtant, il est aussi facile de constater que l'œuvre de Diome n'est pas anti-ville parce qu'il est effectivement, outre l'Europe, vers Dakar que les jeunes Niodiorois partent pour respirer. Il est là que Salie de *Le ventre de l'Atlantique* va se réaliser à l'université, il est là que Sankèle du même roman s'enfuit de son père sordide et il est là que Daba de *Celles qui attendent* trouve du repos des yeux fouineurs après son mariage avec Lamine. Ce que les narratrices critiquent n'est donc pas la ville en entier, mais l'orgueil mal placé de certains citadins.

Discussion

Dans une interview de 2014, lorsqu'on pose à Diome la question si elle a considéré d'écrire sous pseudonyme, elle répond que non, qu'elle veut s'affirmer parce que la société « joue déjà suffisamment à cachecache » (Rice, 2014). Arrivés à ce point dans l'analyse, nous pensons comprendre ce que l'auteur veut dire par cela : qu'il y a un besoin alarmant de sincérité, de reconnaissance de la tromperie des images.

Nous avons pu constater qu'un élément central dans l'œuvre de Diome concerne les nombreuses tensions entre l'Afrique et l'Occident. De la part des personnages sénégalais, il s'agit surtout de méconnaissance, due aux mythes et la réticence de reconnaître la vérité telle que les anciens émigrés l'aperçoivent vraiment. L'ignorance, aussi bien que l'aveuglement auto-imposé, sont aussi très présents chez les Occidentaux, mais leurs natures et leurs conséquences ont assez peu à voir avec celles des Niodiorois. Tandis que les insulaires idéalisent l'Europe et finit par se noyer, idéologiquement ou littéralement, quand ils sont confrontés avec la réalité, les attitudes erronées des Occidentaux ne frappent que les Africains. Ils sont humiliés, maltraités, exploités. C'est pour cela que la narratrice de *Celles qui attendent* dit :

Entre un passé mal soldé et un présent abandonné aux illusionnistes, l'Afrique et l'Europe sont comme deux enfants devant un miroir déformant. Au lieu de se regarder et de se reconnaître pleinement, elles persistent dans leur jeu de dupes et comptent sur des reflets mensongers pour dessiner leur avenir commun. (CQA, : 211)

Nous avons l'impression que cette perpétuation des images est d'une grande partie due aux *attentes*, ou plutôt aux *intérêts*. La vérité peut être dure : plus est grand le renversement de la réalité de l'individu, moins susceptible est-il à vouloir l'accepter. Le mythe est fort parce qu'on le veut. Pour ce qui est de l'image de l'Europe, il est bien clair qu'il s'agit d'une illusion pourvue de tant d'espoir que les insulaires ne sont pas prêts à l'abandonner. Quant aux images de l'Africain que nous avons distinguées, il convient de noter que leur point commun est celui de l'image de l'Africain *inférieur*. En effet, les narratrices dans nos ouvrages mettent en évidence que les Occidentaux « souffrent » d'un complexe minable de supériorité. À propos de *La préférence nationale*, nous avons pu observer que l'orgueil de certains est aussi extrême qu'ils se dégonflent tels des ballons percés, lorsqu'ils sont confrontés avec l'irréalité de leurs conceptions. Pourtant, nous avons pu voir que le complexe de supériorité est loin d'être réservé à une clique plus ou moins ouvertement raciste. En revanche, il est énormément plus enraciné que cela et s'exprime à

travers toute interaction avec « le continent noir » et ses représentants, s'agit-il de rapports sexuels, de tourisme, de travail et même du prétendu respect ou l'amour pour l'autre. Le complexe est souvent inconscient et subtil et pour cette même raison d'autant plus sournois, pour ne pas dire meurtrier. Le reconnaître, reconnaître les profondeurs de la propre hauteur, est pénible, peut-être surtout pour le « passionné de l'Afrique » qui se croit large d'esprit.

Pourtant, contrairement à Toivanen, qui à travers son article sur *Celles qui attendent* semble mettre un signe d'égalité entre la mondialisation et l'occidentalisation néocolonialiste, nous ne considérons pas l'engagement de Diome un « agenda anti-globalisation » (2011 : 73). L'œuvre de Diome ne se réduirait pas à un simple anti-agenda. Elle constitue certes une critique de la nature actuelle des rapports entre l'Occident et l'Afrique mais nous ne pensons pas que l'auteur adhère à un certain mouvement. Nous remarquons que la perspective des narratrices de nos ouvrages est très diversifiée, qu'elles dénoncent surtout *des aspects* de tel ou tel phénomène ou culture et qu'elles se gardent bien de simplifier. Si les insulaires de Niodior sont en partie idéalisés, leur culture d'honneur et leur image de la femme est sévèrement critiquée. Quant au monde occidental, son exploitation de l'Afrique est certes décrite comme abominable mais la philosophie de ses plus grands humanistes ne l'est pas : Salie s'en sert pour s'épanouir, pour comprendre. En fait, la perception du monde des narratrices semble proche de celle de Maalouf. Ce dernier ne nie pas les dangers que porte la mondialisation. Il reconnaît effectivement la domination destructive actuelle de l'Occident, et plus précisément celle des États-Unis, mais il refuse en même temps de la considérer comme allant de soi. Plutôt, il considère le monde d'aujourd'hui comme une arène ouverte où il faut savoir lutter, sans complexe de victimisation (1998 : 162-164). Ce n'est pas parce qu'on promeut le local qu'on ne veut pas du global.

Tout comme estimait Zadi, l'œuvre de Diome sert en effet de critique constructive, grâce à la double appartenance de l'auteur. Toivanen note quant à elle que la voix narrative de *Celles qui attendent* s'adresse aux Africains aussi bien que les Occidentaux et rend ainsi possibles des connaissances aux deux côtés (2011 : 74-75). Ce souci de rapprochement de réalités séparées s'applique aussi aux clivages entre la femme et l'homme et celles entre la ville et la campagne. À ce propos, un mot-clé qui réapparaît une vingtaine de fois dans *Impossible de grandir* – et d'autant plus si on considère les autres ouvrages aussi – est celui de la *dignité*. Tel que nous l'interprétons, le mot désigne une idéale profonde : *le fait de respecter l'autre autant qu'on se respecte soi-même*. Cela semble central dans l'œuvre de Diome. C'est ainsi, par la voie de la dignité, que nous dépassons les complexes de supériorité respectivement infériorité et arrivons à ce qui est vraiment humain.

Conclusion

Notre analyse nous a permis de voir comment dans l'œuvre de Diome les personnages, les personnes appartenant à différentes catégories de la société, sont séparés les uns des autres par la méconnaissance, par la méfiance. À plusieurs reprises, nous avons été frappés par l'absurdité, la laideur et la tragédie des comportements. Pourtant, grâce à la théorie de Maalouf, nous avons pu comprendre d'où les clivages puissent leurs forces : nous avons vu que l'individu est tout le temps ignoré à cause de ses appartenances et les images de ces dernières. Nous avons en somme eu affaire à une simplification de la nature de l'identité, à des identités meurtrières. Pour un cas cependant, nous avons dû constater que la théorie de Maalouf n'était pas suffisante, lorsqu'il s'agissait de cet anéantissement de l'autre que nous avons brièvement mentionné. Ce phénomène horrifiant, l'absence même d'une image à proprement parler, mériterait d'être étudié en profondeur et nous nous contentons ici de reconnaître son existence dans l'univers littéraire.

Pour ce qui est de la « quête d'humanité », nous avons discernée, à travers notre analyse et discussion, une sorte d'exposition de ce que les narratrices entendent comme étant des valeurs humaines fondamentales. Il y a une forte insistance sur le respect de la liberté de l'autre, mais nous soulignons, nous affirmons même catégoriquement, qu'il faut comprendre le mot respect dans son sens profond. Le respect n'a rien à voir avec la tolérance : en revanche, l'un exclue en effet l'autre. La tolérance, c'est l'acte malencontreux de ne pas critiquer les bêtises des autres. C'est cela que veut dire Maalouf quand il parle d'une humanité au rabais et Todorov quand il critique la position relativiste. Le grand mérite de l'œuvre de Diome, c'est précisément qu'elle nous offre la possibilité de nous comprendre, de nous critiquer dans le respect et, dans le meilleur des mondes, d'arriver à la dignité.

Bibliographie

Ouvrages de Fatou Diome

La préférence nationale (2001) Paris : Présence africaine

Le ventre de l'Atlantique (2005) Paris : Le livre de poche

Kétala (2006) Paris : Flammarion

Inassouvies, nos vies (2008) Paris : Flammarion

Le Vieil Homme sur la barque (2008) Paris : Naïve

Mauve (2010) Paris : Arthaud

Celles qui attendent (2010) Paris : Flammarion

Impossible de grandir (2013) Paris : Flammarion

Marianne porte plainte ! (2017) Paris : Flammarion

Autres sources

France 2 (2015). Drame de Lampedusa : Peut-on accueillir toute la misère du monde ? *Ce soir ou jamais*. Consulté le 24 mars 2017 sur <https://www.youtube.com/watch?v=FA9AsKtnVH8> [Vidéo]

French Embassy in the United States (2012) *Fatou Diome*. Consulté le 30 mars 2017 sur <http://frenchculture.org/books/profiles/fatou-diome>

Galakof, A. (2016) *Le ventre de l'Atlantique de Fatou Diome : Contes africains de l'immigrant en terre hostile sur fond de ballon rond*. Consulté le 3 avril 2017 sur <http://www.buzz-litteraire.com/ventre-de-latlantique-fatou-diome/>

Maalouf, A. (1998) *Les identités meurtrières*. Paris : Grasset

Madani, L. (5 août 2015) Fatou Diome. « Je suis là pour gâcher le sommeil des puissants ». *L'Humanité*. Consulté le 30 mars 2017 sur <http://www.humanite.fr/fatou-diome-je-suis-la-pour-gacher-le-sommeil-des-puissants-581117>

Rice, A. (2014) An interview with Fatou Diome. *Francophone Metronomes*. Consulté le 24 mars 2017 sur <https://www.youtube.com/watch?v=l6RHx8ifO38> [Vidéo]

Todorov, T. (1989) *Nous et les autres : La réflexion française sur la diversité humaine*. Paris : Seuil

Toivanen, A. (2011). Retour au local : Celles qui attendent et l'engagement diasporique de Fatou Diome. *Relief – Revue électronique de littérature française*. 5(1), p. 62–77. DOI : 10.18352/relief.658

Zadi, Samuel (2010). La "Solidarité africaine" dans *Le Ventre de l'Atlantique* de Fatou Diome. *Nouvelles Études Francophones*. 25(1), p. 171–188. DOI : 10.1353/nef.2010.002